



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage
sur www.lesnouveauxauteurs.com

Auteur : Michel DUC

Titre : Et dans le souffle des autres

Genre : Policier

EXTRAIT

CHAPITRE I

Une herbe grasse et drue se hérissé sous le fil de la lame, tressaille, puis se couche par rangs entiers. Au rythme d'un métronome, Pépère tranche de la « mangeaille aux lapins ». Moi, je fais l'avion dans le champ. L'extrémité de mes ailes effleure l'herbe haute qui me colle aux jambes et m'empêche de voler. Pépère s'arrête. Il ôte sa casquette, s'essuie le front avec un mouchoir blanc qu'il sort de sa poche. Avant de s'y remettre, il cueille un brin de luzerne dont il fleurit sa bouche, trompant ainsi chaque jour son envie folle de fumer. Le ciel se bétonne. Au loin, le tracteur de Mahuet laboure un champ. Une nuée de mouettes suit la herse, comme la traîne d'une mariée, l'été, en Normandie.

Je passe mes vacances dans le Calvados, à Longues sur mer, petit village au bord des falaises où mes parents possèdent une vieille maison. Trois coups de pédales suffisent pour rallier celle des grands-parents. Ce bourg a vu naître mon père, le père de mon père et, à présent, me regarde grandir. J'ai neuf ans, des épis pleins mes cheveux châtain comme de l'orge et des taches de rousseur sur le nez. De l'avis général, mes yeux d'un bleu profond sont aussi transparents que ceux de grand-père. Je me gonfle d'orgueil lorsqu'on nous en fait la remarque, mais ma main portée par l'admiration que je lui voue, déjà prête à prendre la sienne, retombe, amère, glacée par son indifférence.

- J'peux t'aider Pépère ? Dis-je en bondissant vers lui.
- Attention ! Bon Dieu d'Bon Dieu !...T'vas t'couper. Arrêtes-toi donc !

Il me crie constamment dessus, jamais ne me parle. Son verbe sauvage m'irrite souvent les yeux.

- T'frais mieux d'la ramasser, Sacré Bon Dieu !

Le manche sur lequel je m'échine ratisse une herbe bien lourde et fait deux fois ma taille. Je renifle, mes yeux débordent. J'efface mes larmes, feignant d'enlever quelques brins d'herbe collés sur ma joue. Derrière moi, Pépère charge les premiers sacs dans la 4L. Je le déteste. Jamais content de mon labeur. Et quand je fais bien, il ne dit rien. Pas un geste d'affection, pas un encouragement. Il m'ignore, voilà tout. Je dois le déranger. Pourtant, il ne refuse jamais de m'emmener et se contente de sourire dès que je monte dans la voiture. Ca vaut tous les mots du cœur.

Certains me jugent colérique, turbulent, trop gâté, pour d'autres pas assez serré. Autant de filets éducatifs que l'on me signifie du regard au cours des repas de famille. Je les évite en plongeant la tête dans mon assiette. Papa prend souvent ma défense. Je me fiche de mon image, sauf si l'on demande l'avis de Pépère. La tête dans les nuages et le nez dans la soupe, il fait mine de ne pas entendre, mais moi, je sais bien qu'il entend ce qu'il veut.

Le capot du coffre claque, rempli de sacs. Pépère m'appelle en contemplant la mer. La bruine fait transpirer la terre et dépose son voile gris sur la campagne. Il me demande ce que je ressens. Je ne vois que des rideaux de perles se décrocher du ciel, goutter sur mes cheveux et couler dans mes yeux. Je suis mouillé.

- Vas t'abriter, tu vas attraper froid.

Je cours vers la voiture, lui ne bouge pas. A travers le pare-brise dégoulinant, je le regarde s'accroupir, saisir quelque chose qu'il porte à son visage, se redresser, puis s'éloigner sans se retourner en s'enfonçant dans le champ. Je m'apprête à l'appeler lorsque son spectre rayé de pluie se dissout. La terre l'aurait-elle avalé d'un coup ? Ou bien la falaise ? L'ombre du ciel teinte en noir l'encre de la mer. La pluie mitraille le toit de la voiture, le vent siffle, s'infiltré comme un serpent, ses bourrasques sinueuses cherchent à me retourner. J'ai peur et froid dans mon tee-shirt humide que ma chair de poule ne réchauffe guère. Mon regard s'agrippe aux arbres mourants, leurs branches faméliques s'agitent et voudraient m'engloutir. Je me cache de l'horreur en me protégeant le visage, prêt à hurler. Au loin, la silhouette rassurante de Pépère réapparaît. Jetant son brin de luzerne, il récupère le râteau que j'ai oublié et monte dans la voiture. Un mince filet d'eau dégouline de sa casquette. Il semble radieux. Une algue verte vibre dans le bleu de ses yeux. Mes pieds s'agitent sans toucher le sol. On va s'en aller, on va quitter l'endroit damné.

Raide comme un « i », j'épie chaque manœuvre de Pépère, passant du pédalier au volant, je m'ébahis sur le levier qu'il tire, pousse pour nous donner de la vitesse. Sa 4L nous rend libres. En copilote, je signale le moindre obstacle. « Quat' yeux valent mieux qu'deux » me répète-t-il souvent. Je sais que sa vue baisse, papa me l'a dit. La dernière fois, une vache à Briaud s'est plantée en plein milieu de la chaussée. Avec Pépère, on l'a fait rentrer dans l'enclos à coups de klaxon.

Sa main vibrante meurt sur le pommeau de vitesse, grosse, déformée, recouverte d'une peau écaillée, avec des taches jaunes et brunes. La mienne posée dessus paraît toute rose et si petite. Son bras se durcit, sa nuque se raidit, Pépère se regarde dans le rétroviseur. Une joie que sa physionomie échafaudait s'écroule soudain. Le temps creuse des sillons si profonds que sa peau, molle par endroits, les recouvre. Son œil résiste à une coulée de chair que sa paupière refoule.

- Enlève ta main d'là, me dit-il.

Pépère a quatre-vingt-cinq ans, des cheveux blancs épais, brillant. Et quand il les coiffe en arrière, deux ailes au reflet bleu couvrent sa nuque. La casquette cache une calvitie qui lui va bien. Il a le visage doux, rond, une bouche fine soudée par une fraise au nez.

On arrive au carrefour le plus dangereux du village. La route tombe brutalement dedans, oblige Pépère à tirer à fond sur le frein à main. L'arrière dérape un peu. Il me demande s'il peut y aller. Au top, le moteur rugit, l'embrayage couine comme un chien à qui on botte le train. Il braque tout à gauche et finit après quelques soubresauts par passer la deuxième. Le danger écarté, on respire.

La demeure de mes grands-parents se trouve au fond d'une impasse étroite cachée par deux maisons bordant la route : une maisonnette sombre, sans valeur, entourée de hauts murs puissants, étouffants aussi. Bobby aboie dès qu'on franchit la grille. Ce petit fox-terrier sautille en l'air comme un ballon, retenu à sa niche par une chaîne. Il s'envole, s'étrangle de plaisir en me voyant courir vers lui. Cette boule de tendresse au poil puant me lèche les mains en remuant sa petite queue. J'avance avec prudence car les crottes roulées dans la poussière se confondent aux pierres, et l'odeur de merde semble supportable, comparée à celle du cabanon à mouches au fond du jardin. Les toilettes de la maison se noient dans les orties. Un seul robinet d'eau froide alimente le foyer. Il n'existe ni salle de bain, ni douche, ni même un salon.

Dans l'unique pièce où tourne la vie, Mémère pétrit une pâte qu'elle jette au fond d'un moule, flanquée de quatre abricots. Papa dit qu'elle est sale. Pour moi, Mémère, c'est une robe bleue foncée sous un tablier gris, montée sur des sabots marron. Quand il rentre, Pépère accroche toujours

sa casquette sur une patère près de l'entrée, au pied de laquelle les bottes s'échangent aux chaussons. Son transat recouvert d'un napperon diapré grince quand il s'y assied. A côté de lui, un poêle à mazout réchauffe la demeure en hiver et de l'autre côté, un grand lit placé dans l'angle du mur meuble la pièce. Mes parents boivent le café en regardant la télé hissée en haut d'un vaisselier en formica bleu. Mémère souhaite savoir si nous restons dîner, tandis que je demande à papa ce que veut dire « ressens ».

- Ressentir, me dit-il, en montrant mon sternum, désigne une sensation qui naît à l'intérieur de soi.

Fort de cette définition, je m'en vais donc dehors ressentir le jardin. J'emprunte un sentier bordé de ciboulette, de thym, de romarin, en imaginant que mon intérieur ressemble à une grotte d'où surgirait, entre les stalactites une source lumineuse aux reflets d'or. Rien ne se passe. Je m'arrête cependant devant le persil faisant face à la cave. Là, me vient une idée : si je veux ressentir comme Pépère, il me faut boire comme lui. Cela me semble évident. Bravant l'interdit, j'entre.

Noyé dans une ombre humide chargée d'une odeur de vinaigre à la sciure de bois, un énorme tonneau exhibe son robinet dans un rai de lumière. Je m'agenouille, place ma bouche dessous et l'ouvre en fermant les yeux. Le cidre au goût âcre laisse ma langue toute râpeuse. Ecœurant ! Mes parents ont raison. L'alcool n'est pas bon pour les enfants. Mais alors que je m'apprête à sortir, l'élixir produit tout son effet. L'aigreur se dissout, chaque bulle libère en son cœur la saveur d'une pomme. L'envie irrésistible de croquer dedans m'incite à y retourner. J'en prends une bonne lampée, puis une autre et encore une, pensant que la quantité ingérée prolongera sa durée.

L'estomac rempli de pommes liquides, je me sens gai comme Pépère, convaincu de l'action bénéfique de la potion. Pourtant, en me dirigeant vers le potager, mes jambes se dérobent. Je vacille maintenant. Impossible de fixer mon attention sur le moindre légume. Tout se mélange dans ma tête. J'ai beau cligner des yeux, l'image floue du jardin ressemble à une ratatouille flottant dans un bocal à poisson. Je rote, titube au gré d'une eau basculant dans ma tête si lourde que je ne peux la maintenir droite. Mon bras tendu vers une tomate insaisissable me fait perdre l'équilibre. Je me retrouve le nez dans les courgettes, incapable de me relever. La terre roule sous mes mains. Je me traîne comme un ver jusqu'au laurier pour me cacher. J'imagine la pantomime de mère ameutant tout le monde... j'ai envie de vomir.

Les aboiements de Bobby me font sursauter. J'ai dû m'assoupir ! Le potager ne tourne plus, mais en me relevant, j'ai la tête en compote. Le chien jappe, sautille, bave lorsque ouvrant un des clapiers, Pépère saisit un lapin qu'il sort par les oreilles. Là où je suis, il ne peut pas me voir. Le pauvre lapin déchire l'air de ses pattes arrière. Bobby l'aurait croqué au vol s'il n'avait pas fini au bout d'une corde. Pendu à la porte du poulailler, le dîner s'étouffe sans bouger. Les poules se taisent. Même Bobby marque l'arrêt. A peine Pépère tourne-t-il les talons que je me précipite au secours du lapin. Blotti dans mes bras, il respire encore, la tête enfouie dans mon coude pendant que je le caresse.

Ce que je viens de faire est absurde. Pire que tout, je me fais moi-même bourreau ! Car pour ne pas me faire pincer par Pépère, il me faudra le pendre ! Quelle tragédie ! Je me sens si mal avec ce lapin. Mon impuissance n'a d'égale que la pusillanimité dont je fais preuve. Je pourrais le libérer, certes, mais je ne me vois pas essayer les foudres de maman, et les coups de tonnerres de Pépère. D'autant que je l'ai déjà fait ! Un jour, il m'a pris d'ouvrir tous les clapiers comme on ouvre la cage aux oiseaux. Pépère s'est fâché avec papa et nous a fermé sa porte pendant six mois.

- Il n'a pas encore crevé ? dit Pépère qui, armé d'un bâton, tourne la bête à l'envers pour le frapper derrière les oreilles. L'animal se raidit. Le second coup ramollit le lapin aussi sec. Un bruit de cartilage me retourne l'estomac. Je vomis dans les marguerites.

- Ah ! Ces p'tits gars de la ville, j'te jure, ajoute-t-il, en ôtant la ficelle.

Mémère arrive tenant une bassine verte d'une main et de l'autre, un couteau. Elle ramasse le lapin mou, et tandis que Pépère rentre dans la maison, elle va s'asseoir sur une chaise blanche, près d'un rosier grimpant. La bassine calée entre les jambes, le lapin au-dessus, elle l'ouvre tout du long avec le couteau. Des tuyaux de sang tombent dans le récipient. J'expulse l'ultime gorgée de cidre me restant sur le ventre. Mémère sourit en lui retournant la peau, elle le déshabille par les pattes arrière avant de remonter sur la tête. La peau colle à la chair comme un adhésif. Tiens ! Les oreilles, la truffe viennent avec ! Sans manteau il ne ressemble plus à rien, ce lapin. Mémère me demande si je vais bien. Je lui réponds que la vue du sang me fait cet effet. Le cidre et ce lapin cru aux yeux exorbités doivent y être pour quelque chose, je pense. Avant de retourner à la cuisine, Mémère distribue à chacun sa part : aux poules les abats, à Bobby la fourrure qu'il tanne langoureusement.

Le dîner se passe. Incapable d'avaler le moindre morceau. Mes parents se demandent si je ne couve pas quelque chose. L'arrivée de la tarte sur la table les rassure. J'en prends trois fois.

Ce matin, les peupliers blancs resplendissent comme des torches au soleil. L'azur s'enchant de pépiements qu'un énorme tracteur pollue en passant. J'attrape mon vélo par les cornes. Un vélo de course jaune. Un Peugeot d'occasion que papa m'a acheté, avec trois vitesses. Mais pour qu'il aille plus vite, j'ai mis un moteur à l'arrière, un bout de carton rigide que je fixe sous la dynamo avec une pince à linge pour qu'à chaque coup de pédale je l'entende vrombir. Ca tape, claque, pète comme une mobylette, et dans la longue descente qui va vers la mer, le « vroum » continu transforme mon vélo en moto. Je fonce comme une balle dans l'ombre givrante d'un tunnel végétal. Une lumière stroboscopique suit ma course au travers des branchages. J'en sors le visage rafraîchi,

le cheveu ébouriffé. Pour ne pas finir dans le décor, je freine à mort. Le guidon tremble. Le cri aigu des patins sur les jantes vibre gravement sur les câbles tendus. Je m'arrête pile. Mes yeux coulent. Personne à l'horizon. Je marche sur un tapis roulant dont la pente m'entraîne sur un rivage de galets. Le bruit, comme des applaudissements, résonne sur des falaises abruptes. Immuable, le rideau géant qui jamais ne se lève s'écroule par morceaux que la mer dévore. Aujourd'hui, calme, plate elle semble vouloir déborder d'un coup. Elle luit comme une plaque d'acier sur laquelle rien ne glisse. Je lance des petits galets pour les faire ricocher. La mer les absorbe sans rebond.

Je me sens triste. Si seul et si triste que mon regard se perd dans cet amas de pierres. Je revois pourtant papa m'expliquer qu'il faut choisir un caillou rond, plat, bien se pencher, bien le lancer en le faisant tournicoter. Je n'y arrive pas, je force, m'énerve et ça me fait mal au bras. La brume monte, voile le ciel. Je continue mes lancers sans succès. Je prends n'importe quelle pierre maintenant, je les jette même par poignées. Un brouillard blanchâtre épaissit l'atmosphère. Sur mon visage rougi de colère des caresses d'embruns m'apaisent. Je ferme les yeux en léchant ces fines gouttelettes salées. Surpris par la chaleur dégagée par un galet au creux de ma main, j'ouvre les yeux, je visualise le mouvement. D'un geste fluide, je le lance. Il ricoche une..., deux..., trois..., quatre... cinq fois sur la mer puis disparaît. Je me retourne. Personne. Une chose miraculeuse vient de se produire dont je suis le seul témoin. C'est terrible ! Ca vient de la pierre ! J'en suis sûr ! Une force incroyable a parcouru mon bras en douceur, m'a transporté. J'en cherche d'autres mais chacun se meurt sans le moindre rebond. Qui va me croire ? Papa répondra « oui, oui » pour ne pas me contrarier, maman n'en comprendra pas l'importance. Je démonte le moteur du vélo qui va me ralentir dans la côte, le mets dans ma poche en me disant que cette expérience y restera aussi.

Ce midi, maman nous fait des frites, avec de la viande hachée. Elle pose un œuf sur la mienne. Difficile d'interrompre papa pour lui faire part de cette aventure. Il me parle de Mahuet en rompant le pain. Il l'a rencontré chez le boucher, monsieur Pouillard. Un petit bonhomme rond, le père Pouillard, au visage couperosé, sans cheveu, avec une dent noire. Sa femme, ridée, bouclée, aux lunettes comme des fenêtres, ne rit que lorsqu'on passe à la caisse. Un courant froid gèle la boutique lorsque claquent le frigo et la viande sur le billot. La langue du père pouillard dépèce chaque client. Avec souplesse et dextérité, il dégraisse sa pièce comme il charcute les gens. Les potins vont bon train dans le magasin.

Papa me demande si je veux aller avec Pépère botteler la paille chez les Mahuet. Ils possèdent une immense ferme, deux gros tracteurs et plein d'autres machines sous un hangar. La fourchette pleine d'œuf, de steak, de frites piquées au passage, je me farcis les joues pour vider mon assiette. Mon enthousiasme fait rire papa. Il se reprend quand maman nous rejoint.

- Tu sortiras de table quand tu auras fini, me dit-elle.

Je filerai bien aux toilettes, mais elle va me demander de finir ce que j'ai dans la bouche. Je mâche ; Papa me regarde.

- A ton âge, me dit-il, nous vivions aussi dans une ferme, tu sais, celle des Briaud ! cette ferme était à nous, eh oui !...

Et se mirant en moi, le reflet de sa jeunesse témoigne du passé. Pépère était riche à l'époque. Il possédait quatre-vingts bêtes, des terres partout. Les cultivateurs venaient le voir pour prendre conseils, la cheminée brûlait dans la ferme avec l'odeur d'un café fumant sur le poêle. La voix de papa tremble. J'entends couler l'amour. Jamais mots n'ont été plus beaux, plus purs que ceux de mon père pour décrire le sien. J'en suis jaloux.

Soudain, un spasme d'une rare violence me foudroie la poitrine. Une décharge électrique, un coup de poing, une chose sortie de moi, invisible, extensible, je ne sais pas, comme un élastique tendu qui me serait revenu en plein cœur. Sauf que là, ce n'est pas le cœur, papa me l'a dit, il s'agit du ...sternum ! La douleur me coupe le souffle. Papa continue de parler...

Un rêve ! Je rêve éveillé ! Des images transparentes défilent devant mes yeux : un fantôme que je poursuis dans un dédale de couloirs interminables. Il porte une peau de bête sur le dos et me fuit. Chaque fois que je la lui arrache, une nouvelle repousse aussitôt. Je ne tire pas assez fort pour voir son visage. Il se cache. Je le connais... Je le connais... j'en suis sûr ! Je le cherche sans me perdre. Il me fait face !... Je le bloque... Pépère !... C'est toi ? Il décolle la peau de son visage sous laquelle la tête crue d'un lapin aux yeux exorbités me crie : « cesse de m'appeler Pépère ! Je ne suis pas ton grand-père ! » la fourrure de son dos tombe comme un masque.

...la fièvre aphteuse, poursuit papa...ce virus a décimé le troupeau et ruiné notre vie. J'ai dû quitter l'école pour aller au champ... Regarde mes mains ; tu vois ces marques... Ce sont les engelures de l'hiver ;

- Et ton dessert ? insiste maman.

Je n'en veux pas. Je sors pour fuir ces menteurs du silence. Papa, maman, tout le monde savait, sauf moi ! Un goût amer envahit ma bouche, ma langue sèche et rugueuse. Plein de colère, je grimpe sur mon vélo. Je mouline à toute vitesse pour aller chez Pépère. L'air me manque. Mes jambes s'ankylosent sur un pédalier qui ne veut plus tourner. J'étouffe. Je m'arrête, je reprends mon souffle, un point de côté au ventre, une boule chaude sous le cœur.

Il m'attend déjà dans la 4L. Je laisse mon vélo contre le mur de la maison et je monte dans la voiture. Je ne l'embrasse pas. C'est la première fois, que je fais ça. Il s'étonne. Je fixe la route. Nous partons au champ. Je scrute son oreille, sa mâchoire, je cherche même sous le menton le défaut qui le trahira. Quel visage a-t-il ? C'est terrible de sentir à côté de soi un étranger, d'imaginer qu'il porte un masque, et qu'ailleurs, un grand-père vit sans savoir que j'existe. Je fais coulisser la fenêtre. L'odeur du foin me gêne. Tout me semble étrange d'un coup, je me sens loin de tout, des champs, du village, de ces maisons familières bordant la route.

- R'gard'onc un peu la route ! Me dit-il.

On passe devant la ferme des Briaud. Je lui demande de m'en parler. C'est la première fois que je l'appelle « grand-père ». La voiture fait une embardée, comme si on manquait d'essence, puis repart. Pépère se durcit.

- Le passé est enterré, me dit-il sans quitter la route de l'œil.

Ca recommence...avec la même violence...on file sur la route et je vois Pépère marcher dans la campagne. Il est jeune, blond, moustachu. Il tient à la main un bâton et se dirige vers un homme qui l'attend près des falaises. Il se jette sur Pépère qui le frappe à la tête. Ils tombent, roulent sur l'herbe et, en se relevant, l'homme perd l'équilibre et bascule dans le vide.

- Tu l'as tué ? lui demandai-je.

Pépère freine brutalement.

- De quoi tu parles ? dit-il en me secouant par les épaules. Ses yeux pleins de détresse remplissent les miens d'effroi.
- Tu l'as tué, alors ?
- Qui t'a raconté ça ? hein, qui ? personne sait...C'tait un accident ! UN ACCIDENT ! J'tais jeune et j'pouvais pas avoir d'enfant, tu vois. Alors quand ta grand-mère est tombée enceinte, j'savais que c'n'était pas d'moi. Elle m'a avoué et puis...J'ai tué ton grand-père.
- Pépère, c'était un accident ! lui dis-je en pleurant.
- Comment diable peux-tu savoir ça ?
- Je ne sais pas ! Je ne sais pas, Pépère ! Ca me fait peur, dis-je en me jetant dans ses bras.
- On partage alors un secret tous les deux ! Personne, tu entends, personne n'doit savoir. Y a qu'toi et moi, tu comprends, toi et moi.
- T'as pas de masque, alors ? Dis-je en reniflant.
- Plus maintenant, répond-il en riant.